



Martine Burgos, Christophe Evans et Esteban Buch

## Sociabilités du livre et communautés de lecteurs Trois études sur la sociabilité du livre

Éditions de la Bibliothèque publique d'information

---

# Chapitre 5. Briser la glace, contrôler les dérives

---

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1817

Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Lieu d'édition : Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Année d'édition : 1996

Date de mise en ligne : 26 août 2016

Collection : Études et recherche

ISBN électronique : 9782842462246



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

BURGOS, Martine ; EVANS, Christophe ; et BUCH, Esteban. *Chapitre 5. Briser la glace, contrôler les dérives* In : *Sociabilités du livre et communautés de lecteurs : Trois études sur la sociabilité du livre* [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1996 (généré le 22 avril 2019).

Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1817>>. ISBN : 9782842462246.

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1817.

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2019. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

---

## Chapitre 5. Briser la glace, contrôler les dérives

---

*« Toutes les unités et formes d'intégration sociale ne sont pas en même temps des unités d'habitat et de résidence. Mais elles sont toutes reconnaissables à certains types d'organisation de l'espace. Elles sont toujours des unités d'humains ayant des rapports entre eux, liés les uns aux autres par un réseau d'interdépendances. S'il est vrai que le genre ou le type de ces rapports ne sauraient s'exprimer d'une manière essentielle et exhaustive par des catégories spatiales, ces dernières ont toujours aussi une signification précise. A toute "réunion" d'êtres humains répond une certaine organisation de l'espace leur permettant de se retrouver sinon dans leur totalité du moins par unités partielles. C'est pourquoi le reflet d'une unité sociale dans l'espace, le type de son organisation spatiale, représentent d'une manière concrète, au sens le plus strict du terme, ses particularités<sup>195</sup>. »*

- 1 En introduisant son analyse de la société de cour par un chapitre intitulé « Structures et signification de l'habitat », Norbert Elias inscrit très clairement son œuvre au croisement de l'histoire et de la sociologie des formes symboliques. On aura compris que la présente étude se situe dans une perspective très proche. En revendiquant cette inspiration, il n'est certes pas dans notre intention de comparer l'importance de la question traitée par Norbert Elias, qui touche au plus profond des représentations et du fonctionnement politique de la société moderne, avec les enjeux que nous avons cru repérer dans les quelques dispositifs étudiés. Et pourtant, au terme de cette étude, il me semble que le discours concrétisé dans ces lieux ainsi que les propos tenus par leurs créateurs aussi bien que par les clients méritaient d'être entendus. Ils nous informent sur la permanence des symboliques attachées au livre et à la lecture et sur la manière dont l'imagination des individus et des groupes s'en empare. Nous l'avons constaté : la plupart de ces lieux maintiennent une certaine tension entre les registres du lire et du boire et manger. Ce jeu

permet la participation active d'un client qui ne peut (ni ne veut) se contenter d'être un simple acheteur ou consommateur. Le travail de réflexion et l'engagement affectif auxquels chacun est convié produisent des interprétations multiples de l'association, irréductible à sa formule d'origine, c'est-à-dire, schématiquement, le dépassement des dualismes. Nous avons été très naturellement amenés à analyser en termes de texte ou discours des dispositifs qui fonctionnent eux-mêmes sur la créativité métaphorique du langage et les symboliques qui s'y cachent. C'est de ces dernières et des perceptions des rapports à l'autre, individuel ou collectif, mises en œuvre dans la pratique de ces lieux qu'il a surtout été question. Nous avons affaire dans chaque cas à l'articulation entre une idée, la représentation d'une forme de relation possible entre les lecteurs (plutôt communautaire, plutôt sociale), avec des lieux qui en sont la concrétisation, c'est-à-dire des endroits réels, dans lesquels se rencontrent, se retrouvent et se reconnaissent des lecteurs en personne. On s'est aperçu que, pour fonctionner, ces lieux devaient demeurer des dispositifs dont l'*ouverture* (c'est le sens même de l'offre de livre dans des lieux ouverts au public qui l'associe à des produits moins sacralisés, plus communs) est *relative* (on ne boit ni ne mange avec n'importe qui). Pratique de lecture et consommation alimentaire fournissent deux entrées possibles dans le dispositif et la plupart de ces lieux posent un certain nombre d'obstacles tout à la fois matériels et symboliques à leur accès, précisant sans les dire de manière explicite les règles de leur usage. Il n'est en effet pas de sociabilité (comme quête du lien à l'autre) sans un code minimum commun, gestuel et/ou langagier, ne serait-ce que pour permettre la prise de contact. On peut craindre qu'à l'inverse, passé un certain degré de ritualisation, la sociabilité s'épuise, se vide, se transforme en formalisme. Le désir de sociabilité peut aussi se muer, en l'absence d'interaction réelle, en fantasme communautaire. Il n'est donc pas étonnant que, de ces réalisations prises entre deux modèles, on ne puisse tirer de leçon univoque. Les créateurs des librairies étudiées et ceux qui les font vivre les imaginent et les parlent dans des termes qui soulignent abondamment leur ambivalence intrinsèque. A l'évidence, ces lieux ont un effet *sécurisant* : ils proposent un refuge à l'écart du bruit et de l'agitation désordonnée de la rue ; ils réunissent des lecteurs qui ont voulu s'arracher au circuit anonyme de la consommation culturelle de masse. Nous avons par ailleurs constaté que si l'élitisme n'était pas un attribut revendiqué par l'ensemble de ces lieux, il constituait pour une partie de la clientèle une référence vague, une sorte de recours contre l'agressivité du monde moderne. La librairie écarte les importuns ; le salon de thé ou le bar confirme le sentiment d'appartenance à un groupe distinct, induisant un type de relations plus ou moins sociables ou jouant sur des représentations plus communautaires et moins exigeantes quant à la concrétisation du rapport. Ces lieux sont aussi des lieux où l'on est, sur un mode qui n'est pas glaçant, « réfrigérant », « exposé au livre » (J., *La Passerelle*), comme on l'est à la chaleur du soleil, bénéfique mais recelant quelque danger. Exposition à laquelle tout le monde évidemment ne se risque ou consent. La librairie est un territoire sur lequel certains n'oseront jamais s'aventurer seuls. De ce point de vue, lorsque le lieu réussit à défendre son identité de librairie avant tout, son ouverture ne peut être que conditionnelle. On n'y entre pas par hasard et, surtout, on n'y reste pas sans une raison d'intérêt ou de curiosité pour le livre ou, à tout le moins, de sensibilité à l'atmosphère particulière qui règne en ces lieux. A la lecture est en général accordée une représentation apaisée du rapport émotionnel au monde, mélange de concentration, de contrôle de soi et d'attention sans agressivité à autrui. La simple vision de lecteurs consultant ou lisant des livres suscite une telle représentation. Elle est un facteur de tempérance à rencontre des excès du boire et du manger. A plusieurs reprises *l'hexis*

*corporelle* du lecteur, emblème de la civilité cultivée, a été évoquée comme barrière aux dérives alcooliques du café-bar. En présence de lecteurs, entre lecteurs, une certaine tenue, le souci du maintien et de la distance sont préservés. Ailleurs, la librairie s'offrira comme terrain de polémiques intellectuelles et de débats idéologiques. Dans ce cas, les images de communauté que suscite la convivialité du repas partagé écartent ou atténuent les risques de rupture que pourraient engendrer des conflits d'ordre idéologique.

- 2 Il nous a semblé également que l'exposition consentie au livre à l'occasion, ou sous le prétexte, d'autres pratiques mieux intégrées à la vie ordinaire répondait chez beaucoup au désir d'accéder à ce qu'ils se représentent comme le « monde du livre ». Ce désir s'exprime surtout chez des individus lecteurs (et parfois grands lecteurs) pour qui l'activité lectrice paraît en quelque sorte déconnectée de leur univers quotidien (familial, professionnel) ou qui manifestent une aspiration culturelle d'autant plus forte qu'ils n'ont pu la réaliser complètement. Or ces lieux sont des terrains où des moyens non légitimes d'appropriation de la culture légitime peuvent s'expérimenter. Pour différents qu'ils soient, ils offrent à ceux qui les fréquentent la possibilité d'intégrer leur pratique de lecteur isolé à un ensemble de pratiques marquées par des rituels collectifs familiaux :

« Là où un chat mange, c'est chez lui, là où un chien mange, c'est chez lui, là où un être humain mange, c'est plus ou moins chez lui, mais il est déjà dans l'ordre d'un espace qu'il peut s'approprier. » (*O., homme, 50 ans, libraire*)

- 3 La lecture est ainsi provisoirement (ou durablement) rattachée à la vie - plus précisément à ce que les lecteurs imaginent d'une vie sociale plus authentique, plus cultivée, plus profonde. Notre enquête ne permet évidemment pas de déterminer, par-delà les discours presque toujours enthousiastes des habitués, dans quelle mesure la fréquentation de tel ou tel de ces lieux a une influence réelle et durable sur les pratiques de lecture. On peut seulement considérer qu'en suscitant chez les personnes qui les découvrent et y demeurent une activité réflexive sur la place et la fonction qu'occupe la lecture dans leur existence, ces lieux contribuent à changer leur représentation de soi comme lecteur et à briser un sentiment de solitude qui génère souffrance et frustration. Danièle et Francis Marcoin ont raison d'insister sur le fait que, pour ce qui touche aux sociabilités de la lecture, « il ne s'agit pas tant de « désacraliser » le livre que de placer celui-ci dans la continuité des lieux, des moments et des actions<sup>196</sup> ».
- 4 Dans les lieux où les livres s'offrent de la manière la plus légitime comme dans ceux où ils se présentent affranchis du souci de la consécration culturelle, l'aspiration à vivre avec d'autres au milieu des livres ou à lire en compagnie des autres demeure - avec, selon les individus, les milieux, les styles de vie, des connotations de jeu, intellectuel et/ou mondain, de gravité ou de simple plaisir. Est-ce à dire que la manière dont les livres sont habituellement offerts dans les lieux qui leur sont exclusivement consacrés et la représentation dominante de la lecture comme pratique relevant essentiellement de l'intime occultent une dimension qui demeure importante, voire essentielle, pour la plupart des lecteurs, exclus, quand ils ne sont pas des professionnels du livre, des réseaux et des groupes qui constituent le champ littéraire comme terrain de débats, d'échanges, d'affirmation et de confirmation de leurs choix et de leurs engagements ? On pourrait voir dans ces expériences de librairies différentes l'expression d'un fort besoin d'inscrire les pratiques de lecture dans le procès de production de la vie sociale, où s'articulent nécessairement les fonctions et les domaines d'action que la logique moderne de rationalisation disjoint. « Pas de B.M.<sup>197</sup> sans bistrot. » C'est une jeune bibliothécaire stagiaire qui propose ce slogan. Nous en resterons là<sup>198</sup>.

---

## NOTES

**195.** Norbert Elias, *op. cit.*, p. 19.

**196.** Danièle et Francis Marcoin, « Le partage de la lecture » in : *Pour une sociologie de la lecture*, sous la direction de Martine Poulain, Editions du Cercle de la Librairie, 1988, p. 101.

**197.** B.M. : bibliothèque municipale.

**198.** Jean-Marie Privat a accepté de lire et relire le manuscrit de ce texte. Il l'a fait avec le sérieux du professeur et l'indulgence et la générosité de l'ami. Qu'il en soit très chaleureusement remercié.